

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1981)
Heft: 593

Artikel: Maître en scène : théâtre à Genève : enfin B.B. vint
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1012072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Théâtre à Genève: enfin B.B. vint

«Je ne vais plus au théâtre; je crains d'assister à des spectacles qui m'enlèveraient toute envie de défendre les demandes de subvention», lâchait il y a peu un des responsables de la politique culturelle à Genève, désolé de la grisaille qui trop souvent envahit les scènes des théâtres de la cité de Calvin. Le temps est loin en effet où les troupes locales explosaient les unes après les autres, gerbes de créations, ferment de la fête dans le canton.

Nostalgie! Il y a vingt ans, c'est le Théâtre de Carouge, François Simon, Philippe Menta dans *Shakespeare*. Le Théâtre de l'Atelier, lancé en 1964 par François Rochaix et quelques autres, et qui s'impose quatre ans plus tard avec *Le Chant du fantoche lusitanien*. Nombreux sont les Genevois, mais aussi les Romands qui sont nés à l'amour du théâtre avec cette période étonnante. Dernier venu, le Théâtre Mobile, au milieu des années septante, présente des pièces écrites à son intention, qui évoquent l'histoire politique de Genève dans une invention scénique échevelée, un authentique chef d'œuvre en tout cas, *Foutue Histoire*.

DE LA SCÈNE À LA VILLE

En tout cas, ces naissances successives modifient radicalement le cadre de la vie culturelle à Genève: jusqu'alors c'était le règne sans partage de trois institutions, les trois piliers traditionnels, le Grand-Théâtre (opéra), l'Orchestre de la Suisse romande et le Théâtre de la Comédie (tournées Karsenty et quelques classiques par des artistes du cru), trois «saisons», trois abonnements qui consacrent la réussite sociale des heureux titulaires (voir et être vu à l'entracte); la culture s'ouvre désormais sur des manifestations totalement différentes; les équi-

pes, regroupées autour d'un animateur et qui naissent à ce moment-là, parviennent à transmettre un «message» qui leur est propre, à vivre avec un public souvent fidèle une sorte d'expérience communautaire. Les créations sont fréquentes, l'enthousiasme — le plaisir même — qui vit sur la scène, passe dans la salle.

Les responsables politiques — ceux de la Ville de Genève qui sont les premiers concernés — suivent difficilement le mouvement. Au départ, les subventions aux théâtres sont fonction inverse de la qualité de la troupe (si elle existe vraiment) et des spectacles présentés, la Comédie recevant l'essentiel du budget et ne laissant aux autres que des miettes.

La popularité croissante du Théâtre de Carouge, celle de l'Atelier, celle du Mobile ensuite, permet à ces institutions naissantes de faire monter la pression et d'obtenir une aide mieux adaptée à leur place nouvelle dans la vie culturelle.

Le montant des subventions augmente régulièrement, même si les négociations sont souvent houleuses. Il atteint un niveau acceptable en fin de compte, tout étant relatif bien sûr.

Malheureusement les troupes — et le renouveau théâtral genevois est fondé sur elles — ne sont pas éternelles; elles se dissolvent, changent de climat, se mettent en veilleuse. Les subventions, elles, demeurent et vont désormais à des animateurs qui, à défaut de troupes vivantes et dynamiques, disposent d'un «local» dans lequel il faut bien satisfaire au rythme du programme annuel, puisque la clientèle est encore là. Et on voit apparaître ce phénomène du spectacle porté par une seule personne, le metteur en scène-acteur principal, évolution très significative. Cette espèce de divorce, cette perversion d'un système, marque probablement la fin d'une époque théâtrale à Genève.

Aujourd'hui le paysage des scènes est plus terne. Avec la disparition des troupes — ou la quasi-disparition: le Mobile monte *La Tour de Nesle* — fond l'enthousiasme porté par les créations. Et il

semble bien que le nombre des spectateurs diminue. Généralisation abusive? Sans doute, car tout n'est pas intéressant: la Comédie vient de montrer coup sur coup un *Misanthrope*, des *Chaises* qui ont eu le succès qu'ils méritaient. L'un ou l'autre des spectacles du Théâtre de Carouge a eu un écho international (mal apprécié par les pouvoirs publics). Mais sur la durée, l'élan se tasse nettement.

LES POSITIONS ACQUISES

On peut se demander si la politique actuelle de subventionnement ne participe pas à ce désenchantement. A Genève, l'accès à la manne officielle est aujourd'hui très ouvert, grâce aux programmes des quatre théâtres principaux, Comédie, Carouge/Atelier, Mobile et Poche. Cette garantie (de travail) est justifiée; la stabilité qui en découle pourrait permettre de nouveaux jaillissements. Mais on comprend aussi que les talents, les énergies à disposition se regroupent difficilement sur des projets totalement nouveaux: c'est corser d'une contestation des positions acquises les difficultés inhérentes à la création.

L'engagement par la Comédie de Beno Besson, ce metteur en scène d'origine suisse qui nous vient de Berlin-Est précédé d'une réputation rare, est l'espoir d'une solution. Ironie du sort, ce ne sont pas des exigences théâtrales qui sont à l'origine de son appel à Genève, mais les difficultés financières du théâtre en question. Besson parviendra-t-il à créer un foyer vivant de création, à mettre sur pied un projet qui revivifie toute une politique culturelle, à faire partager ses vues à des acteurs formés, désireux de renouvellement et curieux de tous les publics? Ce n'est pas trop demander quand on connaît cet étonnant créateur et c'est en tout cas l'espoir de spectacles à la fois exigeants et populaires. Ce pari, même si la formule de l'homme providentiel a ses limites, semble engager toute la vie théâtrale genevoise.